

*Histoire du poète qui fut changé en tigre  
et autres contes*

NAKAJIMA ATSUSHI

*Histoire du poète qui fut changé en tigre  
et autres contes*

Traduit du japonais par  
VÉRONIQUE PERRIN

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2010

## ANTIQUES

MONTS ET LUNE

*Histoire du poète qui fut changé en tigre*

Ouvrage sélectionné par le Programme de Publication de Littérature Japonaise (JLPP), géré par le Centre de promotion et de publication de littérature japonaise (J-Lit Center) sous l'égide de l'Agence des Affaires Culturelles Japonaises. Les contes réunis ici ont été publiés pour la première fois en langue japonaise en 1942 : *Kotan (Antiques)* par la revue Bungakukai et les éditions Chikuma ; *Gyūjin (L'Homme-Buffle)* par la revue Sekai-ōrai ; *Meijinden (Le Maître fabuleux)* par la revue Bunko ; *Nantōtan (Histoires des îles)* par les éditions Kyō no mondai. Pour les noms de personnes, nous suivons l'usage japonais et chinois qui place le patronyme avant le prénom.

Traduction : © Véronique Perrin, 2010.

© Éditions Allia, Paris, 2010.

LI ZHENG DE LONGXI, perle d'érudition, eut l'honneur en la dernière année de l'ère *tianbao* de voir son jeune nom inscrit au Tableau des Tigres, honneur qui lui valut un poste d'administrateur au Sud du Fleuve ; intraitable par nature, enclin à ne compter que sur lui-même, il jugea qu'il ne pouvait sans déroger s'accommoder d'une fonction si médiocre. Il démissionna peu de temps après, se retira dans le pays de ses pères, à Guolüe, où il cessa tout commerce avec le monde pour se consacrer désormais à la création poétique. Plutôt que de plier le genou pendant des années, modeste fonctionnaire face à des supérieurs mal dégrossis, il voulait se faire un nom de poète qui durerait cent ans après sa mort. Mais la renommée ne vient pas si facilement, et la vie matérielle était de jour en jour plus difficile. Li Zheng, à la fin, en eut assez d'attendre. Ses traits dès ce moment s'accusèrent, la chair fondit, les os saillirent ; le regard seul brillait d'un éclat fiévreux ; en vain aurait-on cherché dans ce visage le souvenir du beau garçon aux joues pleines qu'il était autrefois, lorsqu'il passait les examens avec succès. Quelques années encore et la misère eut raison de lui, pour faire vivre femme et enfants il céda, reprit le chemin de l'Est et sollicita une charge quelconque de fonctionnaire provincial. Le fait est, aussi, qu'il avait perdu la moitié de ses espoirs dans le métier de poète. Ses anciens condisciples ayant déjà atteint les plus hautes fonctions, devoir se soumettre aux ordres de ces gens, de ces êtres obtus qu'il dédaignait

jadis fut pour le brillant espoir qu'avait été Li Zheng une blessure d'orgueil qu'on devine sans peine. Insatisfait et fuyant les plaisirs, plus rien désormais ne le retenait dans sa folie. Enfin, après un an, il fut pris de délire au cours d'un voyage officiel, tandis qu'il passait la nuit sur les bords de la rivière Ru. Un soir donc, vers minuit, il se leva de sa couche avec une expression soudain changée, puis il bondit dehors en criant des absurdités et se rua dans les ténèbres. On ne le revit jamais. On avait fouillé la campagne alentour, sans trouver le moindre indice. Il n'y avait personne qui pût dire ce que Li Zheng était devenu.

L'année suivante, le censeur impérial Yuan Can du district de Chen, qui se rendait sur ordre de l'empereur à Lingnan pour y exercer ses fonctions, fit étape dans la région de Shangyu. Le lendemain, comme il se préparait à partir alors qu'il faisait encore nuit, le maître de poste le prévint : par la faute d'un tigre mangeur d'hommes qui rôdait plus loin sur la route, les voyageurs n'avaient aucune chance de passer, si ce n'est en plein jour. L'heure était bien matinale, il l'invitait à patienter un peu. Mais Yuan Can, confiant dans la force de sa nombreuse escorte, n'écoula pas l'avis du maître de poste : ils prirent la route. Ils traversaient une clairière guidés par les derniers rayons de la lune, quand un tigre féroce, en effet, bondit du milieu d'un fourré. Le tigre allait se jeter sur Yuan Can mais, brusquement, d'une volte, il retourna se cacher dans les herbes. De là, une voix humaine se fit entendre, qui murmurait à plusieurs reprises : *Il s'en est fallu d'un cheveu...* Et Yuan Can crut reconnaître cette voix. Malgré l'effroi et la stupeur, il eut une intuition soudaine, il s'écria : "N'est-ce pas la voix de mon ami, de mon cher Li Zheng?" Promu la même année que lui, il avait été l'ami le plus proche de Li Zheng, qui n'en comptait pas tant, sans doute parce que le carac-

tère accommodant de Yuan Can n'entraînait pas en conflit avec son propre tempérament, exalté et farouche.

Pendant un moment, aucune réponse ne vint du côté des herbes. Seul s'échappait de temps à autre un bredouillis qui ressemblait à des sanglots étouffés. Cela dura quelques instants, puis la voix répondit tout bas : "Vous êtes bien en présence de Li Zheng de Longxi."

Yuan Can oubliant sa peur descendit de cheval et se rapprocha du fourré, visiblement ému, afin de célébrer leurs retrouvailles. Mais pourquoi ne quittait-il pas le fourré, s'inquiéta-t-il ensuite. La réponse vint par la voix de Li Zheng. Il ne faisait plus partie désormais de l'espèce humaine. Comment aurait-il le front d'offrir à un ami ce pitoyable spectacle ? Et puis il était certain, en se montrant ainsi, de susciter en lui des sentiments d'horreur et de dégoût. Mais qu'importe : à présent qu'il avait le bonheur inespéré de retrouver un vieux camarade, l'émotion l'emportait sur la honte. Lui ferait-il la faveur, fût-ce pour quelques instants, et sans mépriser l'affreuse apparence du Li Zheng d'aujourd'hui, de s'entretenir avec celui qui avait été jadis son ami ?

À la réflexion, il y avait de quoi s'étonner, mais sur le moment Yuan Can accepta fort docilement ce phénomène surnaturel, sans vouloir se poser de question. Il avait fait donner des ordres pour arrêter le cortège, et lui-même, debout près du fourré, conversait avec une voix invisible. Bruits de la capitale, nouvelles de leurs anciens camarades, haute fonction présente de Yuan Can, félicitations de Li Zheng à ce sujet. Tout ceci raconté sur le ton libre de deux personnes qui dans leur jeunesse s'étaient senties très proches ; c'est alors que Yuan Can considéra la situation de Li Zheng et se demanda ce qui lui était arrivé. La voix d'entre les herbes fit le récit suivant.

C'était il y a à peu près un an, une nuit qu'il était en voyage; hébergé sur les bords de la Ru il avait sommeillé un moment, puis s'était éveillé en sursaut: dehors, quelqu'un criait son nom. Il était sorti en suivant la voix, cette voix dans le noir qui l'appelait sans cesse. Malgré lui, il s'était mis à courir pour la rattraper. Il avait tout oublié, lui-même et le reste, le chemin maintenant s'enfonçait dans la montagne et sans savoir comment, il courait, ses deux mains s'accrochaient à la terre. Il sentait son corps empli d'une force mystérieuse, allant ainsi, sautant avec agilité par-dessus les rochers. Quand il revint à lui, le haut de ses doigts, ses coudes étaient comme recouverts de poils. Dès qu'il fit un peu plus clair, il regarda son image qui se reflétait dans la rivière: il était devenu tigre. Au début, il ne pouvait être croire ses yeux. Ensuite, il pensa que ce ne pouvait être qu'un rêve. Car il en avait déjà fait, de ces rêves où l'on se dit, attention c'est un rêve, alors qu'on est en train de rêver. Mais lorsqu'il fallut se rendre à l'évidence que non, ce n'en était pas un, il fut stupéfait. Stupéfait et terrifié. Vraiment, tout, n'importe quoi pouvait arriver – c'était proprement terrifiant. Mais pourquoi cette chose-là plutôt qu'une autre? Il n'en savait rien. Nous ne comprenons jamais rien à rien. Accepter sans broncher ce qui nous est imposé, vivre sans connaître les raisons, tel est notre *destin*, le destin des vivants. Il pensa tout de suite à la mort. Mais au même moment, à peine aperçut-il un lièvre qui passait en courant sous ses yeux, que l'*humain* en lui s'évanouit d'un seul coup. Et quand cet *humain* en lui s'était éveillé de nouveau, sa bouche était barbouillée de sang de lièvre, des poils de lièvre étaient éparpillés de tous côtés. Ce fut sa première expérience de tigre. Quant à la suite des actes qu'il a pu commettre depuis lors et jusqu'à ce jour, c'est trop insupportable, il ne saurait en parler. Seulement, il ne se passe

pas de jour qu'il ne retrouve, au moins pour quelques heures, un cœur humain. Dans ces moments-là, comme aux jours d'antan, il use du langage des hommes, peut soutenir des raisonnements complexes, et même réciter des extraits des Quatre Livres et des Cinq Classiques. Et lorsqu'avec ce cœur d'humain il voit le résultat de ses cruautés de tigre, lorsqu'il récapitule son destin, que de honte, que d'effroi, que de rage en lui. Pourtant, ces quelques heures où il redevient homme vont elles-mêmes en s'amenuisant au fil des jours. Il n'arrivait pas à comprendre jusqu'à présent pourquoi il était devenu tigre, tandis que l'autre jour une idée toute simple lui a traversé l'esprit: il s'est demandé comment il avait pu jadis être un homme. C'est cela qui était horrible. Encore un peu de temps, et le cœur humain qui était en lui finirait par disparaître complètement sous les habitudes de la bête, tout comme les assises des palais anciens sont petit à petit englouties par le sable et la boue. Alors il en viendrait à oublier son propre passé, rôdant frénétiquement comme un tigre ordinaire et, s'il lui arrivait comme aujourd'hui de croiser en chemin son vieil ami sans le reconnaître, il n'aurait nul remords à le dévorer. Au fond, hommes ou bêtes, n'avons-nous pas tous été autre chose à l'origine? On s'en souviendrait au début, mais on l'oublierait à mesure, pour se persuader à la fin que cette forme présente a toujours été la nôtre. Et après, quelle importance? Si le cœur humain qui est en lui s'effaçait complètement, il serait sans doute plus *heureux* ainsi. Sans doute, mais cela, l'humain en lui le redoute plus que tout au monde. Ah, vraiment, combien ce serait redoutable, quelle tristesse, quel déchirement! Perdre jusqu'au souvenir d'avoir été un homme. Personne ne peut comprendre ce sentiment, personne, à moins de s'être un jour trouvé dans la même situation. Or voilà, justement.

En attendant de n'être plus du tout un homme, il avait encore une prière à faire.

Yuan Can et son escorte, tous retenant leur souffle, écoutaient attentivement les merveilles contées par la voix sortie du fourré. Elle poursuivit son récit.

Venons-en au fait. Depuis toujours il avait voulu se faire un nom en tant que poète. Et voici le sort auquel il se trouvait réduit, avant d'avoir pu accomplir son œuvre. Les centaines de poèmes qu'il composait jadis n'avaient, de toute manière, jamais été publiés. Il serait sans doute impossible aujourd'hui d'en exhumer une trace manuscrite. Or il y en avait encore quelques dizaines, parmi eux, qu'il pouvait réciter par cœur. De ceux-là, il souhaitait qu'on prît copie pour lui. Non pas qu'il voulût par là s'imposer comme poète. Quoi qu'il en soit de la qualité de ces œuvres, il ne pouvait tout simplement mourir en paix s'il ne transmettait aux générations futures au moins une petite partie de ce à quoi il s'était attaché toute sa vie, jusqu'à y laisser sa fortune et perdre la raison.

Yuan Can donna l'ordre à ses hommes de prendre un pinceau et d'écrire sous la dictée de la voix. Et la voix de Li Zheng, au milieu du fourré, résonna haut et fort. C'étaient une trentaine de pièces, courtes ou longues, de ton noble, d'inspiration sublime, chacune confirmant le talent peu ordinaire de leur auteur. Cependant, malgré toute son admiration, Yuan Can éprouvait une sorte de gêne. Oui, il ne faisait aucun doute que l'auteur avait des dons qui étaient de tout premier ordre. Mais pour que l'œuvre, à son tour, fût de tout premier ordre, n'y avait-il pas (de façon extrêmement subtile) quelque chose qui lui manquait ?

Quand la voix de Li Zheng eut fini de dévider ses anciens poèmes, le ton changea brusquement; il parlait comme pour se moquer de lui-même.

Il avait honte de l'avouer, mais même aujourd'hui, même finissant sa vie dans ce corps *pitoyable*, il lui arrivait de rêver, d'imaginer en rêve un recueil de ses poèmes posé sur les bureaux de la fine fleur de Chang'an. En rêve, couché au fond d'une caverne. Riez donc ! Riez du pauvre homme devenu tigre pour n'avoir point réussi à devenir poète. (Yuan Can l'écoutait avec tristesse, songeant à l'autodérision que le jeune Li Zheng pratiquait autrefois.) Et puis tenez, puisque je me suis déjà rendu ridicule, pourquoi ne pas improviser un poème sur ce que je ressens à présent ? Ce serait un *signe*, prouvant que, dans ce tigre-ci, le Li Zheng de jadis vit encore.

Yuan Can donna l'ordre à nouveau d'écrire sous la dictée. Le poème disait :

Folie, ô coup du sort, m'a rendu inhumain  
Je n'ai pu éviter ni malheur ni chagrin

Aujourd'hui, griffe et croc, à qui ne fais-je peur ?  
Jadis, au moins de nom, nous avions même hauteur

Me voici animal entouré d'herbe folle  
Et vous, plein de vigueur, juché sur la carriole

J'ai devant moi la lune, les pics et les vallées  
Mais le souffle me manque, je ne sais que feuler

À cette heure, déjà, tandis que la rosée blanche étendait son tapis sous les derniers rayons glacés de la lune, un vent froid, passant entre les arbres, annonçait la venue de l'aurore. Les hommes avaient oublié maintenant l'étrangeté de la chose même pour pleurer, en silence, l'infortune du poète. La voix de Li Zheng reprenait son récit.